

Suite Dépêches.

Bulletin météorologique.

Washington, 20 avril— Indications pour la Louisiane — Temps couvert; vent du sud.

Les Espagnols de New York Conduits à la Havane.

New York, 20 avril—Les espagnols qui sont pauvres, et résident dans cette ville, ont été étonnés, hier soir, quand on leur a appris que le gouvernement espagnol ne leur fournissait le libre passage que jusqu'à la Havane.

Le consul général Baldasano a reçu, lundi, un avis, suivant lequel son gouvernement avait pris des mesures pour les transférer sur les domaines espagnols.

On leur avait dit, à tous, que le steamer Panama les transporterait. La Havane, étant un des ports d'appel pour le Panama, ils croyaient qu'ils seraient transportés à quelque port d'appel, pour lequel la compagnie fait le service ou qu'on les ramènerait en Espagne.

Le gouvernement de l'Espagne autrement, tandis que les riches peuvent se faire transporter où ils voudront avec leur argent, ceux qui ne paient pas, devront aller à la Havane.

La colonie n'en est vite indignée, faisant remarquer que les émigrants allaient quitter une ville où leur vie était protégée pour aller débarquer dans un endroit qui est réduit à la famine qui va, peut-être bientôt être bombardée. Il ne partira guère que 50 personnes sur les cent qui avaient le passage libre.

A la Maison-Blanche.

Washington, 20 avril—Les personnes les mieux au fait de ce qui se passe à la Maison-Blanche n'auraient pu soupçonner, hier, qu'il y eût quelque chose de grave, sur le tapis. Les commodes étaient à leur place, sans émotion, sans excitation. Tout était calme.

Le président a déjeuné, comme d'habitude. A 10 h. il s'est rendu à son bureau, où il a rencontré le secrétaire Bliss.

Il est monté, puis il est redescendu, pour se donner un peu d'exercice; il fumait un cigare et portait une fleur rouge à sa boutonnière. Il semblait plein de santé et de belle humeur. Il est évident que les graves événements de la semaine n'ont nullement affecté sa santé.

A 10 heures on annonçait à la Maison-Blanche que ni les résolutions ni l'ultimatum n'avaient été signés.

Le secrétaire Day était en train de rédiger l'ultimatum, dans les termes en usage dans la diplomatie. Quand tout sera terminé, le président signera à la fois les résolutions et l'ultimatum.

Les frais de la guerre.

Washington, 20 avril—M. Cannon, président de la commission du budget de la Chambre des représentants, dit qu'aucun crédit de guerre ne sera alloué excepté sur les budgets réguliers des divers départements.

Il dit qu'il estime qu'environ \$18,000,000 des \$50,000,000 votés pour la défense nationale sont encore disponibles.

Aucune estimation exacte ne peut être faite des frais qu'entraînera la loi sur les volontaires discutée aujourd'hui à la Chambre, mais que, dans son opinion, ces frais ne peuvent être inférieurs à \$150,000 par jour.

Le major Mead.

Portsmouth, New Hampshire, 20 avril—Le major Robert Mead, commandant de l'arsenal de Portsmouth, a reçu l'ordre de prendre le commandement de l'infanterie de marine de l'escadre de l'Atlantique nord.

A la légation d'Espagne.

Washington, 20 avril—L'ultimatum des Etats-Unis à l'Espagne a été remis à senior Polo y Bernabe quelques minutes avant onze heures aujourd'hui. Le ministre s'attendait à cette démarche, et il a remis au même message du département d'Etat une note au secrétaire disant que sa position à Washington était intenable et qu'il demandait ses passe-ports.

Le ministre et les fonctionnaires de l'ambassade, neuf personnes en tout, quitteront Washington ce soir à sept heures.

M. Cambon, ambassadeur de France, et M. Hengelmueller, ministre d'Autriche, se trouvaient avec senior Polo quand l'ultimatum lui a été remis.

Des mesures ont été immédiatement prises pour le transfert des propriétés de la légation espagnole à la légation d'Autriche. Ces propriétés comprennent les archives, le sceau et le drapeau espagnols.

L'ambassadeur de France et le ministre d'Autriche s'occupent conjointement des intérêts de l'Espagne à Washington. Les effets sont envoyés à la légation autrichienne parce que la bêtise est la propriété du gouvernement autrichien, tandis que la bêtise qu'occupe l'ambassade de France est simplement louée temporairement.

Le calme régnait comparativement à la légation d'Espagne durant la matinée. On commençait à craindre qu'un autre jour se passât sans la signature des résolutions.

Senior Polo maintenant un calme extérieur imperturbable quoiqu'il eût abandonné tout espoir d'un règlement des difficultés sans la guerre.

Un lieutenant de police et un agent maintenaient la garde devant la légation, en conséquence de l'acte de vandalisme commis hier, la destruction de l'écusson de la légation.

A une heure 30 le ministre de Belgique s'est présenté. Après l'envoi de la demande des passe-ports le calme qui régnait à la légation fait place à une fièvre active. Les derniers préparatifs de départ ont été faits à la hâte et de longues dépêches ont été envoyées à Madrid.

Les effets personnels et autres depuis longtemps empaquetés ont été finalement scellés. Des mesures ont été prises pour le départ de tout le personnel de la légation qui comprend senior Polo de Bernabe, ministre, senior Juan Duboc, premier secrétaire, senior Pablo Solar, premier secrétaire, senior don Acuaroni, deuxième secrétaire, senior Galarza, troisième secrétaire, senior Pla, attaché, senior Aleida, attaché, capitaine de la Casa, attaché militaire, lieutenant de Carantha, attaché naval.

Senior Polo n'a pas fait connaître la direction qu'il prendra en quittant Washington, car il désire éviter d'attirer l'attention.

Les membres de l'ambassade s'embarqueront prochainement pour l'Espagne.

Consultation.

Washington, 20 avril—On annonce sous haute autorité, que Tomas Estrada Palma, représentant de la République cubaine aux Etats-Unis, accompagné d'un général de brigade de l'armée de Gomez, a été aujourd'hui en consultation avec le général Miles, commandant en chef de l'armée des Etats-Unis, pour arranger la coopération dans la campagne dans l'île de Cuba contre les espagnols.

Cette consultation est considérée comme la reconnaissance virtuelle de la République cubaine.

Publication de l'ultimatum.

Washington, 20 avril—Le sous-secrétaire d'Etat Day a dit aujourd'hui que le texte de l'ultimatum serait probablement publié demain.

LA SITUATION.

Plus que jamais, parmi nous, on comprend la gravité de la situation. Ici et ailleurs, on commence à s'apercevoir que la lutte sera plus sérieuse qu'on ne s'y attendait.

L'Espagne est profondément blessée. Elle a fait, il faut en convenir, à peu près toutes les concessions qu'on pouvait légitimement exiger d'elle. Comme le disait, hier matin, un journal anglais, qui exerce une certaine influence sur l'opinion: "aller plus loin, c'est la suicide."

Les discours de la Reine Régente, à l'ouverture des Cortès n'est pas long; mais il est digne; il est ferme et l'on y sent la détermination bien arrêtée de défendre, à tout prix, l'honneur de la nation et de repousser l'agression étrangère. La Reine n'a peut-être pas tort de parler ainsi, car elle exprime les sentiments de tout un peuple.

Que va-t-il se passer maintenant, soit à Cuba, soit chez les puissances étrangères? nous l'ignorons; mais il nous semble que la résistance sera plus vive, plus opiniâtre qu'on le pensait jusqu'ici. Il faut nous préparer à une lutte terrible, dont nous, Louisianais et hommes du sud, nous ressentirons les atteintes plus que bien d'autres Etats.

Nous entendons encore exprimer par quelques bonnes âmes l'espoir que les calamités de la guerre nous seront épargnées. Nous le souhaitons de toute notre âme, mais ne l'espérons guère.

De part et d'autre, on paraît bien résolu à ne pas reculer.

UN FORÇAT UNIQUE.

L'Amérique possède un forçat comme on en voit peu. Dans la prison d'Etat du Connecticut se trouve renfermé un convict nommé John Henry Davis, qui connaît toutes les pièces de Shakespeare par cœur, et qui a vu quarante années de sa vie à l'étude des œuvres shakespeariennes.

Avant qu'il fût un convict, il ne connaissait rien de Shakespeare ni de ses écrits; son intérêt s'éveilla en entendant parler un clergeman qui venait de Stratford-sur-Avon, le lieu de naissance du poète. Davis possède presque toutes les éditions classiques de Shakespeare et il est en correspondance avec les autorités shakespeariennes les plus importantes. Sa tragédie favorite est Hamlet et sa seule ambition dans la vie est d'obtenir son pardon pour pouvoir se rendre en Angleterre et visiter Stratford-sur-Avon.

Il existe en Suisse un personnage aussi singulier que le convict Davis; mais c'est un aïlé aliéné qu'il habite. Dans une maison de santé située près de Genève, il y a un pensionnaire malade qui, récemment, commença à lire un livre d'hymnes protestantiques et qui peut actuellement réciter en entier le livre qui contient 123 hymnes. Il les récite dans quel ordre que ce soit. Par exemple, si on lui demande la trentième hymne, il la commença sans hésitation et la répéta sans erreur.

Si le savoir et le goût des lettres disparaissent de ce monde, on les retrouverait dans les prisons et les maisons de fous.

Singulière manière d'empêcher les enfants de crier.

Il paraît qu'à New-York, aussitôt qu'un bébé commence à crier, sa nourrice le prend doucement dans ses bras et lui applique sa main sur le nez et la bouche, de façon à l'empêcher de respirer. Les cris cessent immédiatement, aussitôt que l'enfant ne peut plus respirer. Recommande-t-il à crier; nouvelle application de la même

Sur la route du Klondyke.

Un habitant de Montréal, M. Anable, de passage à Ottawa, a reçu une lettre dans laquelle on lui donne d'intéressants détails sur la façon dont la justice est rendue sur la route du Klondyke, dans le défilé de Chilkoot. "C'est un mauvais endroit pour les voleurs, écrit le correspondant. On vient de jurer ici deux jeunes gens qui au sommet du défilé, avaient dérobé l'outillage d'un mineur. Pris en flagrant délit, ils ont été ramassés à Seeps Head, jugés et condamnés à être pendus."

Le plus jeune des deux, un nommé Wellington, s'est appuyé le canon d'un revolver sur la tempe et s'est brûlé la cervelle. L'autre, un nommé Hanson, a été attaché à un arbre, dépouillé de tous ses vêtements et fouetté à l'aide de deux grosses cordes fixées au bout d'un bâton. L'homme chargé de l'exécution était considéré comme le plus fort du camp.

"J'étais tout près de là et j'ai tout vu: c'était un triste spectacle. Le sang coulait sur presque tous les points du corps ou les cordes traînaient."

"Un médecin avait examiné le patient avant l'exécution, et c'est le médecin qui a dit qu'il fallait arrêter les supplices. On a détaché le jeune homme, on lui a pointé sur tout le corps le mot: "voleurs, et on l'a expédié sur le sentier."

"Lorsqu'un individu se rend coupable d'un vol, les mineurs se réunissent pour le juger et le condamner, et quelle que soit la sentence, elle est toujours exécutée."

CHASSES AUX TIGRES.

Depuis les barons de Crac et de Münchhausen, la vérocité des chasseurs n'inspire qu'une confiance assez médiocre. Cependant, on serait tenté tout d'abord, d'ajouter foi aux nombreux récits de chasses aux tigres que font dans les plus graves revues anglaises, des Nemrodus revenus des Indes. On aurait tort: M. Jost, dans le dernier numéro du "Cornhill", nous donne, avec un sérieux imperturbable, comme les plus authentiques du monde, un certain nombre d'aventures, qui, décidément, dépassent toutes les bornes. On y voit, par exemple, un tigre qui pêche un chasseur dans une rivière, l'emporte à terre, l'enfouit dans le sable et s'en va chercher sa femme et ses petits. Le chasseur, sitôt que le tigre a le dos tourné, sort de sa fosse et grimpe sur un arbre, où il narque les efforts de l'animal et de sa famille.

Un autre jour, un payan se baignait dans une rivière, quand il s'aperçut qu'il était guetté par deux ennemis à la fois, un alligator dans l'eau et un tigre sur la berge. Tous deux se précipitèrent sur lui en même temps et avec une telle furie que l'alligator saisit dans sa gueule la patte du tigre et le dévora après avoir entraîné tout le tigre. Mais la dernière histoire est la plus fantastique. Un capitaine se promenait dans la jungle, quand une tigresse le prit par son vêtement de chasse et se mit à le secouer comme un chat secoue une souris. Tout à coup, elle le lâcha. Le malheureux tigre prit alors connaissance et vit la tigresse rampante, la queue entre les jambes et éternuant à se décrocher le crâne. Les secousses avaient ouvert la tabatière que le capitaine portait dans sa poche et l'infortunée tigresse avait involontairement reniflé le tabac. On la calomnie la Gasconne: c'est l'austère Albion qui détient le record de la habileté.

NAINS ET GEANTS.

Le savant professeur William Crookes de Londres, dans une conférence, dont le Temps nous rend compte, vient d'établir d'une façon très curieuse au point de vue mécanique, l'équilibre de proportion qui existe entre l'être humain et les phénomènes où les forces contre lesquelles il a à lutter sur notre planète. Sans revenir aux amusantes fantaisies des Voyages de Gulliver, M. Crookes suppose l'homme minuscule, plus le géant grand comme la tour Eiffel en notre lieu et place, sur la terre. Que leur arrivera-t-il?

Très ennuyé et malheureux, l'homme minuscule, sans parler du désagrément qu'il aura à se noyer dans une goutte d'eau, il ne pourra jamais remplir les petites fioles qu'il aura fabriquées, à cause de la force capillaire qui empêchera le liquide d'y entrer et d'en sortir. Les mouches se trottent pour lui d'effroyables monstres, des plésiosaures destructeurs. Mais, surtout, il sera navré par l'impossibilité de faire du feu. Pour échauffer ou enflammer des matières par friction ou par percussion, il faut opérer sur une certaine quantité de ces matières et frotter ou cogner avec une certaine violence: double difficulté pour l'homme minuscule, qui mourra gelé, dans l'impossibilité de se livrer, aux opérations de la chimie. Voilà une véritable théorie qui va considérablement relever les chimistes même à leurs propres yeux.

Venons au géant! Navré aussi le géant! Lorsqu'il prendra une pincée de terre, ou d'autre matière, entre le pouce et l'index, rien qu'en remuant les deux doigts il développera, par frottement, une chaleur telle que la matière fondra ou prendra feu. De même que l'homme minuscule ne pourrait obtenir la combustion, malgré lui: rien qu'en se remuant, en marchant, il mettra le feu à tout ce qu'il marchait sur du phosphore, il boira les larmes ou les évaporeront pour se rafraîchir. Le géant est inadmissible sur la Terre!

C'est pour éviter la naissance de ces êtres disproportionnés et misérables que la Providence a donné aux petits hommes l'ambitieuse volonté d'épouser de grandes femmes et aux hommes de haute taille le goût des délicates et meunes beautés. Sans qu'il la population terrestre eût risqué de se partager entre nains et géants, également impropres à la lutte pour la vie. Dieu fait bien ce qu'il fait comme on le voit, même en dehors des citrouilles du bon La Fontaine.

La Charcuterie en Deuil.

Les journaux anglais nous apprennent que le doyen des charcutiers du Royaume-Uni, et peut-être du monde entier, vient de mourir. Cet honorable commerçant se nommait William Rees; il habitait un bourg du pays de Galles, où il avait vécu cent quatre ans, entouré de la considération générale. Des statistiques zélées ont compulsé ses livres. Ils ont constaté que ce charcutier laborieux et centenaire avait, au cours de sa longue carrière, immobilisé plus de vingt mille "sangliers domestiques". D'où l'on peut inférer qu'il avait préparés à ses contemporains environ quatre-vingt mille pieds de cochon. Quant au nombre des boudins et des saucisses sortis de ses mains infatigables, on a dû renoncer à l'évaluer. La charcuterie est en droit de prendre le deuil.

LA LUNE À TROIS CENTES MÈTRES.

De plus fort en plus fort, c'est bien le cas de le dire. Voici qu'un jeune officier de l'armée autrichienne, le lieutenant Johann Mayer, vient d'inventer un nouvel appareil astronomique grâce auquel notre satellite sera visible à moins de trois cents mètres.

L'inventeur ne se sert d'aucun des instruments en usage jusqu'à ce jour pour l'observation des corps célestes. Il a de même négligé la si précieuse découverte du télescope de Gates qui donne déjà des grossissements extraordinaires.

Son appareil est absolument nouveau et se compose en principe d'un colossal miroir parabolique en argent poli, de cinquante mètres d'ouverture, animé d'un mouvement de rotation sur son axe. Au foyer de ce premier miroir est disposé un second miroir convexe, également parabolique, qui concentre tous les rayons lumineux recueillis par sa vaste surface réfléchissante sur la lentille d'un microscope. L'œil de l'observateur, placé à l'oculaire de ce dernier instrument, voit ainsi l'image de l'astre avec un grossissement équivalant à sept ou huit millions de diamètres.

Enfin nous allons savoir si, oui ou non, la lune est habitée, et s'il y a des bateaux sur les fameux canaux de Mars!

RIER ET AUJOURD'HUI.

La cour impériale à Saint-Petersbourg est devenue fort différente de ce qu'elle était sous le tsar précédent: Alexandre III, bien qu'il eût des habitudes plus simples que son père, et qu'il eût déjà fait fléchir les règles du cérémonial, avait cependant gardé beaucoup de formalités. Depuis l'avènement du tsar Nicolas II, bien des choses ont changé. La vie du couple impérial est volée, intime et familière; l'un et l'autre des époux sont facilement abordables; et tous deux, étant jeunes et gais, ne croient pas devoir demeurer figés dans une attitude de dignité, si tôt qu'ils paraissent au public. Ils causent et plaisantent sans aucune contrainte; on voit rare dans leur voiture l'empereur et l'impératrice, tandis que les sorties d'Alexandre III offraient d'ordinaire un spectacle morne et glacial. Le tsar reçoit ses ministres même à des heures avancées de la soirée, quand il y a urgence. Les ministres admis à une audience tardive trouvent le plus souvent le souverain en compagnie de sa femme. La tsarine est habituellement assise auprès du bureau du tsar, et occupée à broder ou à quelque autre ouvrage féminin. Lorsqu'elle voit entrer un ministre, elle se lève pour se retirer; mais d'ordinaire le tsar lui dit: "Tu n'es pas de trop."

Et c'est ainsi que l'étiquette devient plus douce et plus aimable à la cour de Russie.

Un œuf de Pâques géant.

Une maison anglaise a fabriqué, l'année dernière un œuf de Pâques en chocolat qui dépasse en dimensions toutes les merveilles du genre. Cet œuf monstre, qui devait servir en même temps de corbeille de mariage pour une riche héritière de l'Afrique du Sud, n'avait pas moins de 2 m. 70 de long, avec une circonférence maxima de 5 m. 50.

On y avait pu enfermer près de 500 kilogrammes de sucreries et des cadeaux de toute sorte; rien que pour la confection de l'œuf même et des sucreries qu'il contenait, la dépense s'élevait à 13,000 francs. Il fallait sept hommes pour porter ce monstre une fois plein.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12... Un an | \$6... 6 mois | \$3... 3 mois

ÉDITION QUOTIDIENNE

Pour le Mexique, le Canada et l'Étranger: \$4.05... Un an | \$2.05... 6 mois | \$1.25... 4 mois

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00... Un an | \$1.50... 6 mois | \$1.00... 4 mois

ÉDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

ÉDITION DU DIMANCHE

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

qu'elle avait déjà suivi pour venir.

Elle traversa le jardin, rentra dans la maison, ferma silencieusement à deux tours la porte du vestibule, telle que l'avait laissée Dominique. Elle s'engouffra dans l'escalier.

O joie! on entendait toujours au premier étage ce grondement régulier qui décelait le sommeil sonore du général.

Sans bruit, sur le chemin de lioum, elle passa devant la porte de Marcelle. Là, toujours le silence et l'immobilité.

Quelques pas encore... Elle était enfilé en sûreté... dans sa chambre... chez elle... Fibrillement, elle dévêtit son peignoir, se déchaussa... et se jeta dans son lit qui, cette fois, craqua bruyamment à cette soudaine secousse.

De la chambre voisine, une voix s'éleva, la voix de Marcelle. —Tu ne dors pas, ma chérie?... —Non, répondit Lucienne effrayée elle-même de l'écho de ce mot qu'elle venait de prononcer. —C'est ce corymbis, je parie... —Moi, j'ai la migraine... —Tu n'as donc pas dormi?... —Si... Mais je ne sais pas pourquoi je viens de m'éveiller tout à coup... avec une angoisse... une angoisse... comme s'il était arrivé un malheur... —Tu es folle... Rendors-toi bien vite.

—Adieu, mignon... —Adieu, trésor...

Et pendant que Marcelle se retournait dans son petit lit pour retrouver son sommeil interrompu, Lucienne, toute frémissante, se rappela ce baiser... Ce baiser qui lui brûlait encore les lèvres...

Et longtemps... longtemps dans la nuit... jusqu'à l'aube, ses yeux bleus restèrent ouverts.

Pierre Borel rentra chez lui dans une ivresse de joie, dans une exaltation d'enthousiasme. Oui, son sort était décidé. Il conquerrait l'adorée ou il périrait à la tâche.

Il avait demandé deux ans. En deux ans... un homme de courage et d'énergie peut soulever un monde!

Alors, il fallait partir. Ici, en France, rien à faire. Dans ce pays trop vieux, trop encombré, trop enerré dans la régularité des usages, des hiérarchies, des pratiques admises, il n'y avait pas d'imprévu, pas de place pour un effort désespéré... pour une suprême initiative.

Et puis, dans les mains, dans la tête, il n'avait qu'un métier, son métier de soldat.

Dans celui-là, moins que dans tout autre, il ne pouvait espérer rompre l'inflexible chaîne de la réglementation et de la tradition.

On ne la brise, cette chaîne,

que sur les champs de bataille.

Il irait là où on se bat: Dans cette Afrique centrale, dans ce Soudan encore si fermé, encore si redoutablement inconnu, où, depuis quelque temps, de téméraires e faits perdus de la France versaient leur sang pour conquérir à la patrie une nouvelle richesse.

Elle était déjà longue, la liste de ceux qui avaient là-bas trouvé la mort.

Mais déjà si glorieuse, l'œuvre de Archuard, des Gallieni, des Humbert... de tous ceux qui s'avancèrent audacieusement dans l'Est, décimés par les Touaregs de Samory et d'Almadou, ces a-harnés ennemis—ces insaisissables pillards!—mais qui à chaque effort machinaient une étape vers Tombouctou la mystérieuse—la ville sainte—la clef du Soudan.

Pierre Borel, par ses relations au grand état-major, savait qu'incessamment on se préparait à une nouvelle tentative.

C'est là qu'il accomplirait sa promesse. C'est là qu'il serait un héros ou qu'il mourrait. Se faire désigner pour l'expédition projetée lui était chose facile.

Et, sa résolution prise, il se sentit tout à coup délivré de la fièvre qui lui battait aux tempes.

La foi—la foi, profonde, absolue—apporte aussi le calme de la confiance.

Pierre Borel avait une telle volonté d'héroïsme, qu'elle lui donnait dès à présent la certitude du succès.

Et puis, courait-il à l'effondrement de toutes ses espérances, ce n'était pas sans une âpre volupté qu'il se répétait: —Si je ne reviens pas, je serai mort pour elle... Elle le saura, et elle gardera mon impérieux souvenir...

Il y avait bien, là-bas au pays dans la chère maison paternelle, le pauvre vieux et la pauvre vieille, qui sa désespérée tentative allait croquer.

Et s'il ne revenait pas... Eh bien, il était soldat... il serait mort en soldat... Chacun suit la destinée qu'il s'est faite... Et, des lors, il ne songea plus qu'aux démarches à commencer dès le lendemain... aux influences à mettre en jeu... à tous les moyens dont il pouvait disposer... et

qu'il fallait employer sans une minute de retard.

Ce fut l'affaire de trois jours. Le quatrième, il recevait sa nomination.

Il était envoyé au Sénégal, signalé comme un officier du plus rare mérite... recommandé tout particulièrement au lieutenant-colonel Bonnier.

A lui maintenant de faire le reste. Ce jour-là, enfin!—il pouvait aller à Passy.

A onze heures du matin, le cœur lui sautait sous son uniforme quand il passa, en ralentissant sa marche sur le trottoir indiqué, de l'autre côté de la rue de la Pompe.

Arrivé en face de l'hôtel, par un geste où il y avait aussi la noblesse des preux qui saluaient leur dame avant de partir pour la bataille, il se découvrit.

A la fenêtre du premier étage, à la fenêtre indiquée, il vit, derrière les petits carreaux du vitrage, s'agiter et comme frémir le rideau d'éramine brodé.

Et c'était signé: "Même amour."

Cher petit billet dont tous les mots étaient à la fois un souvenir et une promesse...

Comment avait-elle fait pour qu'il lui parvint si vite!...

Comment!—Est-ce que sa tendresse n'avait pas déjà réalisé de plus étonnantes prodiges d'adresse et d'audace!...

Et, sans crainte, cette fois, sans hésitation—car il était, comme elle, plein de confiance et d'espoir—il bâta ses préparatifs de départ.

Demain, au matin, à la première heure, il prenait le chemin de fer à destination de Bordeaux. Un paquebot poste de la Compagnie des Messageries maritimes, la Dordogne, était justement en partance.

Dans huit jours, dix jours au maximum, il sera à Dakar, de là, en quelques heures, par le chemin de fer, à Saint-Louis, à la disposition du commandant militaire de la colonie.

Son entrevue avec Lucienne serait la dernière, la toute dernière chose, qu'il ferait à Paris...